Archéologie. Histoire de l'Art.

Helen NAGY, *Votive Terracottas from the « Vignaccia », Cerveteri, in the Lowie Museum of Anthropology* (= *Archaelogica*, 75) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1988, XVIII-317 pages, 89 planches hors-texte.

L'auteur étudie une petite partie des quelque 6000 terres cuites découvertes fortuitement à la Vignaccia en 1885; cet ensemble, qui gisait à 1,15 mètres de profondeur selon les rapports de l'époque, correspondait à un ou plusieurs dépôts votifs à l'intérieur d'une aire templaire dont des terres cuites architectoniques et des statues de pierre furent découvertes en même temps; celles-ci, conservées pour partie au Lowie Museum de Berkeley, ne sont pas prises en compte ici, pas plus que les ex-voto anatomiques qui ne furent pas acquis par le musée Lowie, mais dispersés à Sienne, au Vatican, à Berlin, peut-être à Hambourg. Dans ces conditions, affirmer que l'échantillon est représentatif relève plus de l'acte de foi que de l'analyse scientifique. De même, parmi les quelque 800 objets catalogués, 317 seulement sont photographiés, théoriquement les têtes de séries puisqu'il s'agit de moulages, mais rien ne permet au lecteur de vérifier ces sériations.

La brève analyse technique de S. KARATZAS serait intéressante si elle était contrôlable; mais l'illustration ne permet de vérifier ce qu'il indique ni sur le surmoulage et les rétrécissements qui le révèlent, ni sur les techniques de modelage des dos, et guère sur les ornements rajoutés hors moule et l'appariement de têtes et de corps de moules différents : les références sont nombreuses, mais souvent à des objets non représentés, et quelquefois entachées d'erreurs (p. ex. p. 8, il réfère probablement à IA3h, fig. 7, au lieu de IA4, fig. 8). Du discours stylistique qui suit, on retiendra l'idée, pas vraiment neuve, que les prototypes de figurines votives sont à chercher en Grèce de l'Est pour les plus anciennes, puis en Italie du Sud, tandis qu'un courant iconographique plus local, italique ou « indigène », pour reprendre une expression d'ailleurs mal venue de l'auteur, se développe en dernière période; mais les rapprochements sont subjectifs : dans cet artisanat de masse, plus qu'ailleurs, on travaille sur cartons avant même de surmouler; autant s'interroger sur l'originalité stylistique des Tour Eiffel en polystyrène... Et que dire, sur un plan scientifique, de remarques du genre de celle-ci, à propos d'une lase (p. 35) : « She certainly holds her attribute in a nonchalant manner »? Que les œuvres de référence dans les domaines grec et étrusque ne soient pas représentées n'est pas un défaut imputable à l'auteur : c'est une règle, déplorable, de la collection; mais l'analyse stylistique est beaucoup trop superficielle même pour ce type d'objets, et A. COMELLA, dans ses études sur Tarquinia et Gravisca, nous avait habitués à mieux. Ajoutons que la chronologie semble abusivement haute, les œuvres dédalisantes étant trop isolées pour avoir d'archaïque autre chose que l'aspect, et dans l'ensemble trop longue; faute de stratigraphie, les éléments architectoniques auraient pu fournir des indications. Les coiffures et les bijoux des statuettes ont sans doute quelque valeur en chronologie absolue, mais les photographies ne permettent pas de s'en rendre compte assez clairement.

Très utiles en revanche, dans le catalogue qui constitue l'essentiel de l'ouvrage, sont les références à des objets comparables publiés par ailleurs. Le gros travail réalisé ici n'est pas très utilisable isolément, mais comme partie d'un corpus des figurines votives (qui est d'ailleurs une sous-partie de la collection), grâce auquel on finira par mieux connaître cet artisanat à bon marché qui souffre pour le moment d'un sérieux retard de publication.

Richard ADAM.

J. M. BLAZQUEZ, G. LOPEZ MONTEAGUDO, M. L. NEIRA JIMENEZ, M. P. SAN NICOLAS PEDRAZ, *Corpus de Mosaicos de España*, VIII : *Mosaicos romanos de Lerida y Albacete*; IX : *Mosaicos romanos del Museo arqueologico nacional* : Madrid, C. S. I. C., 1989, 76 pages, 44 planches hors-texte et 81 pages, 48 planches hors-texte.

Ces beaux volumes complètent le corpus des mosaïques d'Espagne, classées normalement par lieu de découverte (tome VIII), sauf, exceptionnellement, pour le M. A. N., car de nombreuses provenances se sont perdues. Les auteurs ont éliminé comme non significatifs des restes inidentifiables, réduisant ainsi l'ensemble (sur deux volumes) à 93 objets; parmi ceux-ci, on note deux représentations de l'année dont un calendrier complet (Hellin, VIII, 39, Palencia, IX, 29), un cycle héracléen complet (Liria, IX, 26), et le célèbre triomphe de Bacchus de Zaragoza (IX, 35), mais les mosaïques les plus provinciales, naïves d'apparence, sont les plus attachantes : par exemple l'ensemble de la villa de El Romeral (VIII, 1-12).

Les figures en fin de volume présentent les plans des bâtiments où ont été découvertes les mosaïques, et des croquis de celles-ci; ceux-ci sont indispensables pour les grandes mosaïques, car les photographies laissent dans certains cas à désirer : trop obliques, mal détourées ou légèrement floues, elles rendent parfois mal compte de l'objet; une représentation de Bacchus a particulièrement souffert (IX, 2, pl. 8, 9, 33 : on la croirait collée au plafond; voir aussi IX, 16, pl. 17). A l'évidence, les procédés modernes de photographie de façade, avec plan d'objectif décalé en angle, n'ont pas été utilisés, non plus que les simples échafaudages qui auraient fourni le recul et l'orthogonalité nécessaires. Ce défaut est d'autant plus regrettable que les textes de présentation sont très détaillés, sans longueurs excessives, et apportent nombre de points de comparaison et de références bibliographiques.

Richard ADAM.

Stephan F. SCHRÖDER, *Römische Bacchusbilder in der Tradition des Apollon Lykeios* : Rome, G. Bretschneider, 1989, 216 pages, 32 planches hors-texte.

Sur l'archétype classique de l'Apollon Lycien au bras droit plié sur la tête et au bras gauche appuyé sur un tronc, une base ou un autel, se répand à partir de l'époque claudienne, mais surtout au cours du II^e^ siècle ap. J.-C., un type de Bacchus qui, souvent, ne s'en distingue que par ses attributs : colonne couverte de vigne, coupe, cheveux longs — encore que ceux-ci, selon le leitmotiv des élégiaques, soient *aussi* un attribut d'Apollon. Désireux de démentir Nietzsche pour qui les deux dieux s'opposent terme à terme, l'auteur s'est attaqué à un corpus de plus de 150 représentations, statues, reliefs, intailles, camées, dispersés dans plus de soixante collections. Il établit quatre grands groupes — Bacchus isolé et entouré, avec subdivisions suivant le contexte — parmi lesquels, pour ne rien laisser au hasard, il subdivise les représentations en 25 sous-groupes en étudiant minutieusement l'ampleur des modifications par rapport aux types idéaux. Ces variations lui permettent de revenir à plusieurs reprises aux archétypes et sous-archétypes grecs hellénistiques, et de donner quelques points de vue sur la réalité des cultes et des mythes que peuvent révéler les images du dieu. C'est un énorme et courageux travail, que peut-être la médiocrité de la statuaire étudiée n'aurait pas mérité.

Richard ADAM.

Anatolia Antiqua. Eski Anadolu (Varia Anatolica, 1) : Istanbul-Paris, Institut français d'Études anatoliennes et éditions Divit), 1987, 143 pages, ill.

Reprenant une tradition abandonnée depuis longtemps, l'Institut français d'Istanbul publie en ce volume à la fois de brefs rapports archéologiques préliminaires et quelques articles plus développés pour faire mieux connaître les progrès actuels de la recherche dans l'Asie Mineure antique. On saura gré au Directeur de l'Institut, M. Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, et à M. Bernard RÉMY, responsable des programmes pour l'Antiquité, d'avoir eu l'initiative d'une telle édition qui associe heureusement des membres et anciens membres de l'Institut et des savants venus d'horizons divers, des collègues turcs aussi bien que des chercheurs français. Les rapports présentés vont de la préhistoire à l'époque romaine, cette dernière se ramenant à deux études, auxquelles s'ajoutent des études céramologiques d'une portée à la fois plus générale et plus étroite. J. des COURTILS et B. RÉMY (p. 61-82) fournissent quelques indications sur un voyage qu'ils ont effectué sur le littoral méridional de la Mer Noire, d'Ynye (*Oenoe*) à Trabzon (*Trapezous*-Trébizonde) et surtout donnent un relevé, avec traduction française, des textes grecs et latins (d'Hécatée de Milet à Ammien Marcellin) qui se rapportent à ce secteur côtier. M. CHRISTOL et Th. DREW-BEAR (p. 83-111) offrent pour leur part de nouveaux documents latins provenant des carrières de marbre de *Dokiméion*, en Phrygie centrale, pour compléter ceux qu'ils avaient déjà fournis dans un article antérieur (*Tychè*, 1, 1986, p. 62-87 ; cf. *Ann. Épigr.*, 1986, 673) : aux trente inscriptions qu'ils avaient publiées alors ils ajoutent 115 textes : 35 pour les années 136-154, 80 pour la période 157-179, et font suivre ce relevé caractéristique d'un commentaire qui embrasse tout le matériel connu pour le site. Leurs conclusions prudentes donnent une idée concrète de la façon dont était organisée l'exploitation de ces carrières qui étaient propriété de l'État romain. Les pierres portent la mention des deux consuls d'une année, puis, depuis 136 (et non 140) un numéro de *locus* et un numéro de *b(racchium?)*. Le *locus* est un lieu d'extraction utilisé dans l'année précitée, le *b(racchium)* une indication topographique à l'intérieur d'une carrière. La mention de l'*officina* apparaît en 147 : il s'agit sans doute de l'entreprise qui exécute les baux accordés par l'État, désignée d'abord par un nom de personne au génitif, puis, à partir de l'avènement de Marc Aurèle, par un nom d'empereur ou d'impératrice. S'ajoute une marque de contrôle.

André CHASTAGNOL.

Atti del VI Congresso internazionale di studi sulla Sicilia antica dans *Kokalos*, Studi pubblicati dall'Istituto di Storia antica dell' Università di Palermo, XXX-XXXI, 1984-1985, II 2 : Roma, Giorgio BRETSCHNEIDER, 1988, p. 657-970, pl. CXII-CCXXXI.

Ce troisième et dernier volumes des *Actes du Congrès de Palerme* de 1984 contient le bilan des activités de la Surintendance de Syracuse, c'est-à-dire de toute la Sicile orientale (depuis 1987, ce territoire relève de trois Surintendances : Syracuse mais aussi Catane et Messine). En fin de volume se trouvent plus de 100 planches (souvent des dépliants) et des *indices* précieux, en particulier pour les noms de divinités et les noms de lieux.

La Sicile orientale est, depuis un siècle, l'un des secteurs les plus actifs en matière de recherche archéologique. Les personnalités qui se sont succédé à la Surintendance de Syracuse (P. ORSI, L. BERNABO'BREA, P. PELAGATTI, aujourd'hui G. VOZA) se sont trouvées face à un territoire riche en sites de grande importance (on pense à Thapsos pour la protohistoire et aux grandes colonies grecques de Syracuse, Mégara Hyblaea, Naxos et Camarine). A partir des

années 50, l'industrialisation massive de la région d'Augusta, entre Catane et Syracuse, a conditionné la recherche sans que pour autant soit abandonnée l'ambition de réaliser une recherche archéologique à finalité historique. Le nouveau Musée archéologique de Syracuse (Musée régional P. ORSI), inauguré en janvier 1988, présente de manière somptueuse les résultats des enquêtes sur le terrain.

Ce volume fait le bilan des années 1980-1984. On y perçoit le développement des recherches d'archéologie urbaine : à Syracuse, de nouveaux sondages dans Ortygie apportent des éléments précieux pour la compréhension des débuts de l'urbanisme grec (p. 668 sq.); d'autres explorations ont été menées dans les villes de Catane, de Messine, de Caltagirone et d'Adrano; dans les campagnes, on observe des progrès dans notre connaissance de petits fortins grecs : à Monte San Basilio, dans le territoire de la colonie de Leontinoi, on a probablement les restes de l'antique Brikinnia dont nous parle Thucydide (V, 4); à Monte San Mauro, près de Caltagirone, la reprise d'une enquête commencée par ORSI fait connaître l'habitat grec d'un site de frontière d'où proviennent des fragments de lois chalcidiennes (cf. F. CORDANO dans *Decima Miscellanea greca e romana*, Rome, 1986). Par ailleurs, des résultats suggestifs proviennent des côtes : mise en évidence de l'emporion archaïque de Maestro, à l'embouchure du fleuve Irminio, frontière entre les domaines de Syracuse et de Camarine; découverte d'installations d'époque romaine pour la pêche au thon à Portopalo, près de Pachino, sur un site probablement connu de Solin (V, 6) et d'Athénée (I, 6).

Les lecteurs de la *R. É. L.* trouveront de nombreuses indications précieuses sur des découvertes numismatiques et épigraphiques. Signalons en particulier trois trésors de monnaies de bronze : 320 pièces à Lipari (p. 707), 325 monnaies à Portopalo (p. 721), enfin 35 pièces de la seconde moitié du IV^e^ siècle après J.-C. à Camarine (p. 736). Pour les inscriptions, on mentionnera surtout la découverte à Taormina de fragments d'un calendrier datable de la fin de l'époque augustéenne (ou du règne de Tibère) selon MANGANARO, et d'un fragment des *Fasti consulares*, jointif avec un fragment déjà connu, et donnant la liste des consuls des années 35 et 34 avant J.-C. et complétant les noms relatifs à l'année 36 (p. 663 et 724). On retrouve également le signalement de l'autel funéraire de Camarine, du milieu du IV^e^ siècle avant J.-C., avec distique élégiaque en dialecte attique (cf. aussi M. GUARDUCCI, *L'epigrafia greca dalle origini al tardo impero*, Rome, 1987, p. 404). D'une villa rurale située au Sud de Grammichele provient une plaquette de bronze portant le nom *Aerucius*, probablement d'origine étrusque (p. 885-886) et connu par les sources littéraires (cf. P.-W., *s. v.*) à partir de la fin de la République. Pour le domaine indigène, on rappellera l'inscription sicule de Licodia Eubea de la fin du VI^e^ siècle avant J.-C. (p. 900) déjà mentionné dans un précédent volume. Enfin pour tout ce qui concerne les importantes nouveautés épigraphiques de Camarine et de Naxos, on renverra aux récents travaux de F. CORDANO et de M. GUARDUCCI ainsi qu'aux notices de L. DUBOIS dans le *Bulletin épigraphique* de la *R. É. G.*

Pour finir, il faut indiquer l'intérêt de l'ensemble de fragments de *pinakes* récemment découverts à Francavilla di Sicilia (à l'ouest de Taormina) lors de la fouille du dépôt votif d'un sanctuaire grec; ce matériel, qui date surtout des années 470-460 avant J.-C., complète l'importante série locrienne (p. 891 sq.); on attendra avec intérêt le développement des recherches de U. SPIGO sur cette documentation, qui provient peut-être d'un atelier de Naxos de Sicile et qui permet de rouvrir de vieux débats (ainsi celui de l'attribution du Trône Ludovisi : p. 899).

Enfin, les spécialistes du théâtre seront sensibles aux nouvelles découvertes de masques à Lipari (p. 702 sq.), qui complètent l'importante série déjà rassemblée

(L. BERNABO'BREA, *Menandro e il teatro greco nelle terrecotte liparesi*, Genova, 1982).

Michel GRAS.

Agata VILLA. *I Capitelli di Solunto* : (IKE IKA, Collana di Monographie pubblicate dal Centro Siciliano di Studi Storico-Archeologici « Biagio Pace », Serie Archeologica, 3) : Roma, Giorgio Bretschneider editore, 1988, 30,5×24, XXIII + 150 p., 23 figr. (pl. h. t.), 46 pl. illustr. photo h.t., 1 plan (dépl. h.t.), 3 indices.

Le but de ce livre, luxueusement édité, est de fournir une base aux futures recherches sur l'architecture non-classique de Sicile, tout en proposant une première classification des chapiteaux de Solunto.

L'auteur souligne maintes fois dans l'introduction les difficultés qui s'opposent (surtout dans le cas des chapiteaux doriques) à une sériation chronologique assurée : l'absence de données sur la provenance des pièces examinées et le caractère atypique des objets.

Dans la première partie (p. 13-18) sont passés en revue les matériaux et les techniques de travail; on attendait un examen plus détaillé de la couverture en stuc qui, semble-t-il, aurait joué un rôle important dans le rendu final des monuments.

Dans la seconde partie (**Tipologie e Stili** — p. 21-60) sont présentées les quatre catégories de chapiteaux analysés : doriques (145 exemplaires), ioniques (20 exemplaires), corinthiens (10 exemplaires) et les chapiteaux de pilastre — courants et à sofa — (39 exemplaires); deux chapiteaux de pilastre sont inclus dans le groupe corinthien.

Les conclusions (p. 55-60) reprennent certaines remarques formulées dans les chapitres d'analyse en mettant l'accent sur l'homogénéité de la production soluntine, ce qui conduit l'auteur à supposer l'élaboration des objets étudiés dans des ateliers locaux qui interprétaient des modèles courants dans la *koiné* hellénistique.

L'étude de synthèse est complétée par un catalogue — somme des fiches descriptives —, un tableau de concordances, un *index* des endroits de conservation et un *index* de noms propres et des termes techniques.

La documentation illustrative se compose de 23 figures (pleine page) — relevées orthogonaux des pièces significatives — et de 46 planches de reproductions photographiques, dont 39 dédiés aux chapiteaux de Solunto et 7 à des exemplaires comparables.

Sans vouloir diminuer les mérites d'un tel ouvrage — qui demande beaucoup de patience et la connaissance d'un matériel plutôt hétéroclite — on est tenté de formuler des réserves au sujet de quelques positions prises par l'auteur.

On remarquera ainsi qu'un certain flottement apparaît dans la définition des profils adoptés pour les échines des chapiteaux doriques (Cd5 et Cd45) définis comme *cavetto* et qui sont plutôt des talons renversés; un catalogue des profils relevés au conformateur aurait facilité la classification. L'absence de ce genre d'appareil critique reflète la conception de l'ouvrage : ensemble de fiches documentaires (ICCD) enrichi d'un commentaire historique-stylistique.

La définition des exemplaires 146 et 147 comme « canoniques » pour l'ordre ionique nous semble abusive (cf. p. 26, fig. 9 et pl. 26), étant donné l'absence — exceptées les volutes approximatives — des traits qui définissent ce composant de l'ordonnance ionique.

De même, la distinction entre les types II et III nous semble spécieuse, les distinctions mises en évidence s'encadrent plutôt dans les détails du traitement sculptural. La solution adoptée pour le canal de la volute — profil concave ou convexe —

n'est pas non plus un discriminant pour la datation : des exemplaires « canoniques » de Sélinonte présentent l'une ou l'autre des deux solutions sans aucune incidence sur l'encadrement chronologique, établi sur d'autres bases.

La distinction de quatre groupes dans la série corinthienne ne paraît pas confortée par l'examen des documents présentés ou du tabel des dimensions et des proportions (fig. 13). Il est d'autant plus difficile de reconnaître dans les variations de la plastique du détail une « ligne évolutive ».

On saura gré à l'auteur de la prudence des conclusions, étant donné la difficulté de faire la part entre le retard chronologique et le manque d'habileté de la main d'œuvre (on peut ajouter aussi la mauvaise qualité du matériau) pour expliquer le caractère atypique de la production soluntine. A côté du rôle attribué à Syracuse, une exploration des éventuelles suggestions venues de Carthage aurait certainement enrichi ces conclusions.

L'illustration graphique simplifie volontairement la réalité, rendant compte plutôt des intentions du sculpteur que du résultat définitif. C'est une solution qui peut être discutée, mais qui présente l'avantage d'une perception synthétique de l'objet.

D. THEODORESCU.

Guadalupe LOPEZ-MONTEAGUDO, *Esculturas zoomorfas celtas de la peninsula iberica* (*Anejos del Archivo Español de Arqueologia*, X) : Madrid, 1989, 210 pages, 88 planches photographiques.

Au nombre de 280, ces figurations de pierre en bosse, très stylisées, représentant des taureaux, des sangliers et surtout des béliers, se concentrent dans le quart nord-ouest de la péninsule ibérique, c'est-à-dire approximativement dans la zone couverte par la culture des camps de la Meseta. Elles sont souvent réemployées dans des constructions, ou érigées sur des places publiques à distance de leur lieu d'origine, ce qui ne simplifie pas la recherche : l'auteur s'est attachée à reconstituer, en s'appuyant sur les exemplaires *in situ*, l'origine probable de la plupart des statues. Après une longue introduction consacrée au contexte archéologique et historique de ce type particulier de figurations (p. 17-51), elle en dresse un catalogue concis, illustré d'une photographie par objet (p. 53-138), les conclusions (p. 141-150) reprenant, plus systématiquement, les données exposées en introduction.

Un rôle funéraire apparaît prouvé pour la plupart de ces statues, soit qu'elles aient été découvertes en nécropole, soit qu'on puisse raisonnablement admettre qu'elles proviennent d'un site funéraire; dans certains cas on conclura plutôt à une signification cultuelle, le dieu désigné par certains signes gravés (soleils, rouelles) étant un Mars céleste dont on a des attestations littéraires et épigraphiques dans la péninsule. Jusque-là, nous suivrons volontiers l'auteur; ses conclusions paraissent un peu plus hasardées à propos de la chronologie et du substrat ethnique : on trouve le même type de monument, avec apparemment les mêmes significations funéraires et cultuelles, en Pologne protohistorique (en Silésie, autour de Wroclaw); mais la datation des exemplaires polonais et espagnols ne permet pas d'affirmer une priorité de ceux-là, tandis que la fourchette proposée pour ceux-ci (VII[e] siècle av.-II[e] siècle ap. J.-C.) paraît forcée pour le *terminus a quo*. Une autre catégorie d'objets très spécifiques apparaît en Pologne et dans le bassin méditerranéen occidental : les urnes-cabanes; les liens ne sont pas plus évidents (voir notre compte rendu de Gilda BARTOLONI, *Le urne a capanna rinvenute in Italia*, dans cette revue), et il y a tout lieu de suggérer une invention spontanée et totalement indépendante dans deux secteurs très lointains. Certes, G. LOPEZ MONTEAGUDO présente quelques hypothèses sérieuses en faveur de contacts entre la Silésie et la

Meseta : liens ethniques entre peuplades celtiques, liens commerciaux originaires du Bronze final grâce au trafic de l'ambre de la Baltique ; à l'occasion (p. 148 sq.), elle propose une remise en ordre du problème de l'identité ethnique des « Illyriens » qui n'est pas dépourvue d'intérêt. Mais le mélange d'un argument ethnique et d'un constat économique ne paraît pas de nature à établir des points communs irréfutables entre ces deux isolats éloignés non tant dans l'espace (les transmissions d'objets et d'idées sur quatre mille kilomètres sont une réalité courante au Bronze final) que dans le temps, et ce à la fois d'un point de vue relatif et en données absolues : il faudrait, en chronologie relative, admettre que l'idée des statues animales a cheminé — avec ou indépendamment des peuplades celtiques — assez longtemps avant d'être actualisée dans les monuments polonais et hispaniques, ou bien, en chronologie absolue, admettre des relations à longue distance aussi actives à l'Âge du Fer qu'à celui du Bronze ; en outre, du point de vue ethnique, le point de départ proposé pour la péninsule ibérique (VII^e^ siècle pour un nombre restreint de pièces) est décidément trop haut pour permettre cette attribution aux Celtes qui repose plus sur un acte de foi que sur des arguments archéologiques.

Pour en revenir à l'étude de ces monuments hispaniques en tant que tels, si tant est qu'on puisse formuler une opinion personnelle à partir de la documentation fournie, l'homogénéité stylistique des statues est frappante ; beaucoup, soit par leur contexte (monnaie de Clodius Albinus, 196 ap. J.-C.), soit par leurs inscriptions latines (25 conservées, mais l'onomastique est le plus souvent celtique), soit par la figuration d'un *dorsual*, appartiennent clairement à l'époque romaine. Ailleurs dans le monde celtique, la statuaire monumentale n'apparaît guère qu'à la Tène finale : c'est pourquoi les liens établis avec les phases I et II de la culture de Cogotas (VII^e^-V^e^ siècles) sont, semble-t-il, à revoir ; ils ne concernent de toute manière que deux sites, et la chronologie haute y paraît très hypothétique (p. 149). Une chronologie compatible avec les monuments de Roquepertuse, Entremont, etc., paraît plus plausible.

Richard ADAM.

Felice Gino LO PORTO, *Serra d'Alto, Monumenti antichi pubblicati per cura della Accademia nazionale dei Lincei*, serie monografica, III = serie generale, LIII : Rome, Giorgio Bretschneider, 1989, 145 pages, 1 dépliant et 36 planches hors-texte.

Ce site apulien a depuis 1929 enrichi le musée de Matera, mais il manquait une publication d'ensemble des diverses fouilles que procure F. G. LO PORTO, directeur du chantier dans les années 60 et responsable de la réorganisation du musée Ridola. Les structures fouillées sont résumées en peu de pages (31-66), l'essentiel de l'ouvrage étant constitué par un catalogue de 312 entrées, toutes illustrées ; les différentes catégories de céramique, pour éviter les redites, ont été énumérées au début, p. 25-29. L'intérêt portant surtout sur les éléments datables, on peut supposer que nombre de tessons et de déchets d'outillage n'ont pas été retenus ; le reste — vases reconstitués, tessons peints, outillage de pierre — constitue un échantillon remarquable à travers lequel on distingue bien l'évolution de la fin du néolithique ancien au néolithique final, soit trois millénaires (5500-2500), avec un faciès particulier au néolithique moyen (style de Serra d'Alto). Le site documente par ailleurs la phase la plus ancienne d'installation du néolithique en Italie méridionale. La céramique est très correctement illustrée, mais on regrettera qu'il n'en aille pas de même pour le silex et l'obsidienne : ces matériaux doivent être dessinés, faute de quoi on ne distingue pas toujours facilement un burin d'un grattoir (pl. 18, 28, 36).

Richard ADAM.

Fregellae- 2. Il santuario di Esculapio (édité par F. COARELLI) (Pubblicazioni degli Istituti di Storia antica e di Filologia classica della Facoltà di Lettere e Filosofia-Perugia, Università degli Studi) : Rome, Quasar Ed., 1986, 247 pages (dont XCIII pl. h. t.).

Ce volume, le premier à paraître, a été conçu, en fait, pour être le second volet d'une série consacrée à la publication d'ensemble des fouilles de la colonie latine de Frégelles (*Fregellae*), dans le Latium méridional. Un premier volume, dont on nous annonce la parution prochaine, traitera d'aspects généraux (sources littéraires, histoire du site, topographie).

Le sanctuaire d'Esculape a bénéficié, comme l'ensemble du site, de recherches menées en collaboration par l'Université de Pérouse (F. COARELLI) et celle de Cambridge (M. CRAWFORD), avec le concours de nombreux autres étudiants et chercheurs italiens et étrangers. Les fouilles présentées dans ce volume correspondent aux années 1978-1984 et il faut louer, en premier lieu, la célérité (rare) avec laquelle les résultats en sont ici publiés, rapidité qui n'a pas été recherchée au détriment de la qualité.

Au-delà du morcellement dû, pour ce travail d'équipe, à la participation de seize collaborateurs, se dessinent quelques grands axes, autour desquels s'ordonne la publication. A la suite d'une brève description de la topographie du site et du déroulement de l'exploration archéologique année par année, une partie importante de l'ouvrage est consacrée à l'architecture du sanctuaire et aux différents éléments du décor architectonique.

F. COARELLI, dans l'introduction générale, puis E. LIPPOLIS, à l'issue d'une analyse très rigoureuse des vestiges architecturaux, soulignent, en effet, l'importance de ce sanctuaire dans l'histoire monumentale de l'Italie républicaine. Malgré les difficultés résultant de l'histoire même du sanctuaire, démonté presque pierre à pierre dès 125 avant J.-C., lorsque L. Opimius investit la colonie de Frégelles, la lecture attentive des quelques structures conservées, telle que nous la propose E. LIPPOLIS, permet en effet de reconstituer l'aspect d'un monument organisé selon un principe rigoureux d'axialité : une esplanade en terrasse, plus large que profonde, encadrée de trois côtés par un portique, comportait en son centre le temple proprement dit, accolé contre le portique du fond. Le temple était formé d'un corps de bâtiment principal, lui-même plus large que long (renfermant soit une unique cella transversale à l'axe de l'*aedes*, soit trois cellae contiguës), et d'un avant-corps plus étroit, pronaos ou rampe d'accès au podium. Il s'agissait d'un temple de type toscan, sans doute tétrastyle, flanqué à l'angle droit de sa façade d'un petit *thesaurus*, où l'on déposait les offrandes. Le portique était d'ordre dorique, avec des métopes alternativement ornées d'une rosace et d'un bucrâne.

Un certain nombre de détails architectoniques permettent de dater le monument du deuxième quart du IIe siècle av. notre ère et il constitue donc, avec celui de Gabies, lui aussi récemment republié (M. ALMAGRO GORBEA, *El santuario de Juno en Gabii*, Rome, 1982), un des exemplaires les plus anciens et les mieux datés de l'importante série des sanctuaires centro-italiques d'époque républicaine, dont les représentants les plus achevés, et parmi les plus récents, sont évidemment le sanctuaire prénestin et celui d'Hercule à Tivoli. Au point de départ de l'évolution, le sanctuaire de Frégelles oblige à s'interroger tout particulièrement sur les origines de ce type monumental à terrasses et portiques, pour lequel F. COARELLI, dans son *Introduction*, insiste sur l'hérédité hellénistique : les modèles sont à rechercher dans la mer Égée orientale, à Rhodes et surtout à Cos, dont le célèbre *asclepeion* pourrait avoir influencé directement celui de Frégelles.

Dans le cadre des relations bien connues des *negotiatores* italiens avec l'Égée

au IIe siècle av. J.-C., Frégelles, qui devait assurer à cette époque une sorte de « leadership » des colonies latines, était bien placée pour jouer un rôle essentiel, attesté par différentes sources que rappelle F. COARELLI. La présence d'habitants de Frégelles parmi les contingents alliés qui combattent en Orient avec l'armée romaine est assurée également, et point n'est besoin sans doute de faire appel à l'intermédiaire romain pour expliquer la pénétration à Frégelles de ces influences hellénistiques. A la suite de F. COARELLI, qui met donc délibérément en avant la quasi-exclusivité des modèles grecs orientaux (mais qui semble, en l'occurrence, animé en partie par des intentions polémiques, contre ceux qui affirment encore le caractère essentiellement italique de ces architectures monumentales en terrasse), E. LIPPOLIS, pour conclure son étude architecturale, aborde les mêmes questions de manière plus nuancée. Il insiste lui aussi sur l'influence, de toute façon indéniable, des monuments de Cos ou Rhodes (acropole de Lindos), mais envisage aussi des formes de médiation en Grande-Grèce (tel l'autel gigantesque construit par Hiéron de Syracuse à la fin du IIIe siècle), ou même à Rome : s'interrogeant, en effet, sur les liens qui ont pu exister entre le sanctuaire de Frégelles et d'autres sanctuaires d'Asclépios-Esculape connus pour cette époque, il pose le problème d'une filiation directe entre celui-ci et le temple romain d'Esculape construit dans l'Ile Tibérine au début du IIIe siècle, temple dont malheureusement nous ne connaissons presque rien sur le plan architectural.

A la présentation architecturale d'ensemble, succède l'étude des différentes catégories de décors architectoniques : éléments sculptés en pierre qui rentrent dans le cadre architectural précédemment défini (fragments de corniche du podium, fragments des colonnes et de la frise doriques du portique); décor de premier style qui ornait la paroi du fond du portique (et il faut noter également que certains détails de l'ordre dorique du portique étaient modelés eux aussi en stuc, peint de rouge et de bleu, sur une âme en calcaire). L'analyse précise et bien documentée de M. CAPUTO met en lumière l'importance, une fois encore, de ce sanctuaire dont le décor de Premier style doit être un des plus anciens actuellement découverts en Italie. L'étude des terres cuites architectoniques (par G. MANCA DE MORES et M. N. PAGLIARDI) présente les mêmes qualités de rigueur, ce qui n'exclut pas, comme nous le verrons, la hardiesse des hypothèses proposées.

Un certain nombre de ces terres cuites (antéfixes, plaques de revêtement de l'architrave) appartiennent à des modèles courants de l'Italie centrale hellénistique. Plus intéressant est le décor figuré du fronton, avec l'hypothèse de reconstitution qui en est proposée, et pour laquelle on regrette simplement l'absence d'un schéma indiquant la mise en place des principaux fragments : au centre du fronton, et au premier plan, deux statues grandeur nature représentaient sans doute Esculape et Hygie (*Salus*). Un autre personnage est peut-être Amykos et l'arrière-plan mythique serait donc celui de l'expédition des Argonautes à laquelle participa aussi Asclepios. La présence ici d'un mythe grec, de même que l'introduction à Frégelles du culte grec d'Esculape ne sont peut-être pas sans rapport avec la personnalité de L. Mummius, originaire — ou du moins patron — de la colonie et vainqueur en 145 de Corinthe, ville dont on connaît par ailleurs les liens avec le mythe des Argonautes.

Une autre partie de l'ouvrage, qui traite du mobilier, commence par trois courts chapitres consacrés à différents types de céramique découverts dans les fouilles : céramique à vernis noir, céramique commune, amphores (principalement de type Dressel I A). Plus important est le chapitre consacré au matériel d'un dépôt votif fouillé entre 1975 et 1978, à quelque distance du temple, dépôt contenu dans un espace délimité par des tronçons de murs, dont la fouille inachevée n'a pas permis malheureusement de reconnaître avec précision à quel type de

structure ils appartenaient. De même, on n'a pas pu recueillir la totalité des objets constituant le dépôt, dont le nombre s'élève pourtant déjà à plus de 4000, parmi lesquels des statuettes complètes, y compris des enfants au maillot et des animaux, et surtout un grand nombre d'ex-voto anatomiques variés, parties du corps et viscères. C'est là la composition typique des dépôts votifs fréquents en Étrurie méridionale, dans le Latium et en Campanie à partir du IV^e^ siècle.

L'étude qui nous en est proposée ici est précise et exhaustive, avec un effort louable de clarté, malgré la complexité de la typologie établie, compliquée par les surmoulages successifs (on a dressé, par exemple, des tableaux récapitulatifs avec regroupement des matrices par « générations »). Des rapprochements constants avec les terres cuites des autres dépôts connus pour l'Italie centrale et la Campanie permettent de situer avec netteté le dépôt de Frégelles dans le contexte artisanal et cultuel régional. Les pièces qui le composent peuvent être datées entre la fin du IV^e^ et le troisième quart du II^e^ siècle; certaines sont donc antérieures à l'établissement du grand sanctuaire monumental et attestent la présence d'un culte salutaire préexistant à celui-ci. Peut-être, d'ailleurs, la personnalité d'Esculape n'était-elle déjà pas étrangère à ce lieu : on note, en tout cas, que le développement des cultes salutaires dont témoigne la floraison des dépôts votifs en Italie centrale à partir du début du III^e^ siècle, coïncide précisément avec l'introduction du culte d'Esculape à Rome (en 293 avant J.-C.).

Un dernier chapitre du livre est consacré justement, en guise de conclusion, au culte d'Esculape en Italie centrale. L'épisode central est celui, déjà mentionné, de l'introduction du culte à Rome, dont l'auteur (D. DEGRASSI) s'efforce de mettre en évidence les motivations et les implications politiques, dans le cadre des relations de Rome avec le monde grec, en ce début du III^e^ siècle. Elle étudie ensuite, à partir des sources littéraires et archéologiques (ces dernières peu nombreuses, mises à part les quelque 500 terres cuites votives retrouvées dans le Tibre à proximité de l'île), l'implantation du temple et le déroulement du culte. Rares sont en revanche les attestations du culte sur d'autres sites du Latium, mis à part Ostie, et surtout *Antium* où il aurait même pu s'implanter plus tôt qu'à Rome (à cause des liens particuliers; de piraterie, unissant les Antiates à l'Égée). D. DEGRASSI revient, pour terminer, sur l'importance religieuse du site de Frégelles, unique complexe sacré de caractère monumental dédié à Esculape en Italie centrale, en dehors de celui de Rome, et sur la question de la date d'introduction du dieu-médecin à Frégelles : la datation de certaines terres cuites, la présence essentielle de l'eau sur le site, qui a entraîné l'aménagement dans le sanctuaire d'un réseau de canalisations, et l'attestation dans la même région de nombreux cultes salutaires, inciteraient à penser que le dieu grec a remplacé définitivement au II^e^ siècle une divinité guérisseuse indigène : faut-il attribuer à la personne déjà citée de Lucius Mummius un rôle essentiel dans cette substitution?

C'est sur cette interrogation que s'achève le livre qui souligne de façon exemplaire, à travers une analyse méticuleuse des données concrètes de la fouille, la complexité des liens qui unissent, au-delà d'une indéniable piété populaire, le politique et le religieux, et qui montre l'importance de l'enjeu, politique, économique et culturel, que représente à cette époque le monde grec, non seulement pour Rome, mais pour toute l'Italie centrale.

Anne-Marie ADAM.

Techniques antiques du bronze — Faire un vase, faire un casque, faire une fibule (Publication du C. R. T. G. R., n° 12) : Dijon, Université de Bourgogne, Centre de Recherches sur les techniques gréco-romaines, 1988, 92 pages, XVIII planches h. t.

Après plusieurs ouvrages consacrés aux techniques de la céramique, des stucs, des enduits peints, etc..., et la publication de J.-P. GUILLAUMET sur les fibules de Bibracte (1984), qui restait à mi-chemin entre la typologie traditionnelle et une observation proprement technologique, le Centre de Recherches sur les Techniques gréco-romaines de l'Université de Dijon publie pour la première fois un recueil d'études strictement archéométriques, consacrées aux modes de fabrication de différents types d'objets de bronze : un trépied et une hydrie (sans doute sud-italiens) du Musée archéologique de Nîmes (R. BOYER et W. MOUREY); plusieurs séries de casques corinthiens (P. H. BLYTH); des fibules de La Tène finale trouvées sur le Mont Beuvray (M. PERNOT, J. DUBOS et J.-P. GUILLAUMET).

Ces trois études sont précédées d'une courte synthèse de C. ROLLEY qui insiste sur les intentions qui ont guidé l'élaboration de ce volume et assurent son unité. Il s'agit, à travers des séries d'objets différents par leur forme, leur chronologie et le lieu de leur fabrication, d'appréhender la « réalité vécue » des hommes qui les ont fabriqués (et indirectement de leurs utilisateurs). L'archéologue ne doit jamais oublier, lorsqu'il propose des typologies, que les objets qu'il classe ainsi ont été produits par des artisans, en principe, pleinement conscients des procédés technologiques qu'ils mettaient en œuvre et maîtrisant plus ou moins parfaitement ces procédés. Ce sont ces différentes phases de fabrication et les recettes mises en pratique à chaque étape qu'une série d'analyses successives s'efforce de mettre en évidence.

Toutes les analyses dont les comptes rendus sont proposés ici ont été menées en étroite collaboration entre des archéologues, des techniciens de laboratoire, et également des praticiens, puisque les résultats obtenus à l'issue des examens en laboratoire ont été mis à l'épreuve par l'expérimentation directe. Ce perpétuel va-et-vient entre archéologie, archéométrie et expérimentation fournit assurément un excellent exemple de méthode. On peut regretter seulement que, pour des raisons d'ordre pratique et financier, ce type de collaboration demeure encore trop souvent limité à des séries d'objets restreintes.

Un autre point commun entre les trois études est qu'elles s'attachent à un aspect particulier des techniques de mise en forme du bronze : les procédés de martelage. En effet, les techniques de coulée (avec la généralisation, dans le monde gréco-romain, de la fonte à la cire perdue) posent moins de problèmes, à l'exception des techniques plus complexes de fonte des grandes statues qui ont d'ailleurs, ainsi que le remarque C. ROLLEY, fait l'objet de mises au point récentes. En revanche, les techniques du martelage ont moins retenu l'attention jusqu'à présent, même si elles constituaient, pour la mise en forme de la plupart des objets, une part essentielle du travail du bronzier.

L'étude de l'hydrie de Nîmes, qui a précédé sa restauration, a montré que le vase avait été façonné par martelage sur des formes en bois, à partir d'une ébauche coulée à la cire perdue et présentant déjà la forme du vase définitif, mais plus petite et plus épaisse. De même, les fibules de Bibracte ont pour point de départ une ébauche moulée rectiligne, avec simple distinction de plusieurs tronçons de section différente correspondant aux différentes parties de la future fibule. Le modelage est ensuite réalisé par martelage, opération longue et délicate, entrecoupée de recuits qui permettent une recristallisation du métal et évitent sa fragilisation excessive. Les coupes métallographiques effectuées sur des fibules appar-

tenant à des groupes typologiques différents ont montré des variations de la microstructure d'un groupe à l'autre : on a mené différemment selon les modèles l'alternance des martelages et des recuits, en tenant compte de la composition variable des alliages, ou encore en réchauffant tantôt l'ensemble de l'objet, tantôt seulement la partie qui venait d'être déformée. Certaines parties de la fibule seulement (ressort et ardillon) sont écrouies, c'est-à-dire non recuites après un dernier martelage : on constate alors le traitement sélectif réservé aux endroits les plus sollicités, selon une utilisation astucieuse des différents états de durcissement du métal et une adaptation parfaite de la technologie au fonctionnement de l'objet.

Tout ceci implique évidemment une pleine maîtrise des procédés techniques utilisés et de la composition des alliages, en vue de limiter les accidents de fabrication, donc les rebuts, et d'organiser plus rationnellement le travail. L'analyse archéométrique débouche donc, pour toutes les séries évoquées, sur une confirmation du classement typologique traditionnel, ou du classement chronologique dans le cas des casques corinthiens : on y constate, de la même façon, à partir de l'analyse de dureté et de malléabilité du métal, un perfectionnement technique lié à une évolution de la forme (et peut-être ici également à une évolution des techniques de combat). Au terme de la production, on obtient, pour ces casques, une combinaison subtile de légéreté, de résistance et de rigidité, à partir d'un écrouissage uniforme, et grâce à la présence des arêtes qui entourent les tempes et la calotte.

L'analyse de laboratoire et l'expérimentation permettent ainsi des observations archéologiques plus générales sur l'activité des ateliers métallurgiques et l'organisation de leur production, et peuvent apporter, par conséquent, une contribution non négligeable à certains problèmes importants et très actuels posés par l'économie antique : au Mont-Beuvray, par exemple, l'augmentation de la productivité est certainement voulue, elle entraîne nécessairement la recherche de débouchés nouveaux, et s'intègre à tout un système économique qui prospère à la fin de l'époque celtique, dans le cadre de la « civilisation des oppida ».

Anne-Marie ADAM.

Clelia IACOBONE, *Le stipi votive di Taranto (Scavi 1885-1934) (Corpus delle stipi votive in Italia - II, Regio II, 1)* : Rome, Giorgio Bretschneider, 1988, 188 pages, 139 pl.

Ce volume est le deuxième du *Corpus delle stipi votive in Italia* (le premier était dédié aux *Materiali votivi di Falerii*), heureuse initiative éditoriale que l'on doit à M. TORELLI et A. COMELLA. Celle-ci distinguait, voilà quelques années, dans une importante contribution programmatique (*M. É. F. R. A.*, 93, 1981, 2, p. 717 et suiv.), trois « faciès » principaux de dépôts votifs dans la péninsule, à partir du V^e^ siècle J.-C. Soit, du nord au sud : un « faciès italique » (e. v. de bronze essentiellement, diffusés en Italie septentrionale et dans l'aire ombro-sabellique) ; un « faciès étrusco-latial-campanien » (statues et têtes votives, e. v. anatomiques) ; un « faciès méridional » (Grande Grèce et Sicile : statuettes, petites terres cuites figurées). Les deux volumes publiés jusqu'à présent dans la collection ressortissent respectivement des deuxième et troisième « faciès » distingués. C'est dire que les classes de matériel examinées sont presque entièrement distinctes d'un catalogue à l'autre. Il était très difficile dans ces conditions — ce qu'on regrettera toutefois — d'adopter un système de classification uniformisé des types pour l'ensemble du *corpus*. Ne sont recensées, pour Tarente, que des statuettes (classes A-D du présent ouvrage : figurines féminines debout [140 fr.] et assises [53 fr.] ; banqueteurs couchés [390 fr.] et « cavaliers » [30 fr.] ; s'ajoutent à ce nombre quelques objets votifs

variés, ainsi que 81 fr., pour la plupart de statuettes, non assignables à des types précis).

Ces presque sept cents exemplaires ne constituent évidemment qu'une partie restreinte de la petite plastique votive de Tarente (un peu moins de 10 % du seul matériel conservé et inventorié dans les musées de Tarente et de Naples, d'après les chiffres mêmes que donne l'auteur). Aussi bien ce volume, s'il fournit de très utiles données sur l'ensemble des dépôts votifs tarentins (bilan des trouvailles, carte de répartition, dominantes iconographiques), ne constitue-t-il, à proprement parler, que l'édition de six d'entre eux (ou plutôt de quatre, puisque ceux dits du « Giardino Ramerino » et de « V. Regina Elena » ne donnent lieu qu'à huit numéros de catalogue) fouillés entre 1885 et 1934. C'est déjà beaucoup, si l'on considère qu'aucune des trente-six *stipes* énumérées par l'auteur n'avait jusqu'alors fait l'objet d'une publication intégrale, et qu'on ne dispose donc à ce jour, au mieux que de rapports de fouilles préliminaires et très partiels (pour une petite minorité de dépôts, essentiellement ceux découverts après guerre), et surtout d'indications éparses et non quantifiées dans le grand manuel de WINTER (*Die Typen der figürlichen Terrakotten*, Berlin, 1903), dans les catalogues des nombreux musées et collections d'Europe et d'Amérique qui possèdent un noyau de coroplathie tarentine, enfin dans les précieuses mais forcément rapides synthèses de WUILLEUMIER et, plus récemment, de HIGGINS (dans *Atti X Convegno Studi Magna Grecia*), pour ne citer que ceux-là.

Les études suscitées ont cette caractéristique commune qu'elles envisagent la petite plastique de Tarente presque uniquement du point de vue de l'histoire de l'art ou de l'artisanat, et qu'elles prennent donc indifféremment en considération les statuettes de provenance funéraire et celles offertes en *ex-voto*. Sous cet angle aussi, le catalogue de Cl. IACOBONE représente un indéniable progrès, en restituant leur spécificité aux contextes votifs. Le lecteur déplorera d'autant plus qu'à aucun moment ne lui soit mise sous les yeux la liste des objets contenus dans chaque dépôt (les journaux de fouilles, scrupuleusement transcrits en appendice, sont loin d'être exhaustifs), l'importance respective des classes de matériel, à l'intérieur des uns et des autres, exprimée en valeur absolue, en pourcentage, etc. Certes, les exemplaires conservés, retrouvés et fichés ne représentent souvent qu'une partie du dépôt originel. Il eût été toutefois intéressant de pouvoir quantifier même ce noyau subsistant. En tout état de cause, les *stipes* objet de l'enquête ne peuvent, comme le reconnaît l'auteur avec beaucoup d'honnêteté (p. 172) : « être rapportées au culte d'une divinité spécifique... au moins en ce qui concerne l'époque archaïque ». Dans ces conditions, l'analyse porte pour l'essentiel sur le sens des offrandes génériques offertes indistinctement à tous les sanctuaires, et en premier lieu, sur le type fameux du « banqueteur couché », diversement interprété comme un Dionysos (chthonien...) ou comme *der Heros auf der Kline* (pour reprendre le titre d'un article de B. NEUTSCH, *R. M.*, 68, 1961, 150 et suiv.). Cl. IACOBONE a certainement raison de souligner la fragilité de ces hypothèses qui, toutes, reconduisent ce type de représentation à la sphère funéraire. L'interprétation qu'elle propose pour sa part est suffisamment ouverte pour avoir pu, de fait, recouvrir tout ou partie des motivations multiples des donateurs. L'image du banqueteur serait un *status-symbol* en tant qu'elle renvoie à l'idéal aristocratique du *symposium*, et aussi le « *sema* tangible du rapport instauré entre le fidèle et la divinité » au moyen du sacrifice que la consommation en commun des offrandes suit immédiatement (p. 168).

Du triple point de vue de la publication des matériels, du classement typologique et de l'exégèse religieuse, le présent catalogue représente une étape importante pour la connaissance des *ex-voto* et des cultes de Tarente.

O. DE CAZANOVE.

Maurice EUZENNAT, *Le limes de Tingitane. La frontière méridionale* (Études d'Antiquités Africaines) : Paris, éd. du C. N. R. S., 1989, 399 pages, 227 figures.

En 1954, l'auteur avait été nommé chef du Service des Antiquités du Maroc, dont il fut le dernier directeur dans le cadre du Protectorat. Il pouvait lui sembler alors souhaitable d'écrire, selon le vœu de W. SESTON, une histoire du Maroc romain.

L'avant-propos du présent livre, p. 9-19, montre, sans inutile autosatisfaction, l'ampleur de la tâche réalisée en quelques années, de 1955 à 1962, sous l'impulsion de M. EUZENNAT, par un service constitué par lui, pour l'essentiel. Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, la moisson de données nouvelles, qu'un mandat trop court et la dispersion de l'équipe en 1963 n'ont pas toujours permis de mettre en ordre, puis les résultats obtenus par la suite dans le cadre de l'activité du Service Marocain des Antiquités, rendent encore prématuré l'essai d'une grande synthèse, dont cet ouvrage se présente comme une esquisse partielle, qui privilégie de propos délibéré l'étude de l'occupation militaire.

Comme l'indique le sous-titre, ce premier volume est consacré à la « frontière méridionale », c'est-à-dire en fait à trois zones : d'une part, au nord, celle du Rharb et du cours moyen de l'oued Sebou, suivant un itinéraire continu qui mène au sud-ouest à la zone de Volubilis et de Tocolosida ; au sud-est, sur la côte, la zone de Sala, séparée de la ligne défensive précédente par les vastes étendues de la forêt de la Mamora, pratiquement vierges d'un point de vue archéologique. On trouvera pour ces trois zones un examen détaillé des établissements, des forteresses ponctuelles et des dispositifs défensifs continus, souvent d'époque haute, comme la *fossa* de Sala, que l'auteur propose, p. 172, de dater de l'époque flavienne. De même, à Aïn Schkour, le camp peut avoir été établi dès le milieu du I^e^ siècle et, à Tocolosida, avant la fin du I^er^ siècle (p. 254).

Ce livre de M. EUZENNAT, qui abonde en relevés inédits et en observations de première main, n'est pas de ceux qu'un compte rendu nécessairement sommaire permet de faire valoir dans leur grande richesse archéologique. Et l'auteur s'est modestement interdit les conclusions partielles provisoires qui lui auraient permis de souligner la portée historique de ses études, qui n'échappera cependant pas au spécialiste. On ajoutera que l'ouvrage est servi par une illustration particulièrement bien soignée, et notamment par des cartes et des plans qui seront très précieux.

Serge LANCEL.

Épigraphie et numismatique.

Patrizia SABBATINI TUMOLESI, *Epigrafia anfiteatrale dell' Occidente romano*, 1 : *Roma* (Vetera, 2) : Rome, Edizione Quasar, 1988, 187 pages dont 29 planches.

C'est dans le but de mieux appréhender le phénomène de la gladiature et d'élucider autant que possible bien des points qui demeurent obscurs à son sujet que M^me^ SABBATINI a entrepris de publier ou republier et commenter avec soin l'ensemble des inscriptions d'amphithéâtre ou relatives à des spectacles d'amphithéâtre trouvées dans l'ensemble de l'Occident romain ; elle explique d'emblée dans l'avant-propos qu'elle s'est limitée à cette moitié de l'Empire afin d'apporter un complément aux travaux de Louis ROBERT qui recouvrent tout l'Orient grec. Dans le premier volume de la série qu'elle envisage, elle s'en tient à la ville même de Rome, en excluant de son champ de vision les quelque 400 inscriptions du Colisée qui seront ultérieurement examinées à part. Elle commence donc par un relevé commenté des 117 inscriptions qui l'intéressent et qu'elle répartit en trois